

Et si l'avenir de nos enfants se jouait à l'école maternelle ?

À l'heure où l'enfant est roi et où la course à l'éveil bat son plein, les parents sont devenus intransigeants quant au choix de l'école maternelle pour leurs enfants. Est-ce parce qu'ils pensent que leur avenir en dépend ?

"Tout se joue avant 6 ans", affirmait le docteur Fitzhugh Dodson dans son *best-seller* sur l'éducation, publié en 1970. "Tout", c'est-à-dire la marche, le langage, la propreté, la socialisation, la créativité, la conscience de soi, la confiance en soi... Avant 6 ans ? En gros, entre la naissance et l'entrée au CP.

Bien que la plupart des psychologues aient depuis nuancé cette affirmation, en soulignant que rien n'est définitivement joué avant la fin de la petite enfance, une chose est indéniable : l'enfant devient un "grand" de plus en plus jeune, au point de maîtriser (presque) tout avant 6 ans. Plus éveillé, plus mobile, plus mature affectivement, plus stimulé intellectuellement. Constamment abreuvé par l'ère numérique dans laquelle il est né et évolue. Victime, aussi (surtout ?), de la "course à l'éveil" imposée par ses parents. Résultat : il ne va plus à l'école maternelle pour apprendre à tenir une fourchette ou à tirer la chasse d'eau. Il sait déjà faire tout cela. À 4 ans, il est avide d'apprendre à lire et rêve d'écrire son prénom en cursive sans trembler.

Conscient de ce phénomène à double tranchant, le ministère de l'Éducation a fini par réformer l'école maternelle, afin qu'elle ne soit plus considérée ni comme une simple garderie, ni comme un "mini-CP". Depuis la rentrée 2015, elle est donc perçue comme un cycle à part entière, accordant davantage de place à la découverte, à la manipulation et au développement sensoriel, du corps et du langage. "À trois ans et demi, les enfants ont besoin de jouer, on ne peut pas leur demander de rester assis sur leur chaise six heures par jour", défendait alors M. Sihr, secrétaire général du SNUipp-FSU, principal syndicat du primaire. Mais alors, faut-il s'inquiéter si les enfants préfèrent apprendre à compter plutôt que de modeler une poule en pâte à modeler ? Pire, les parents ont-ils raison de vouloir remplacer Monsieur Patate par Monsieur Parfait ?

Entre désir d'avenir et retour aux valeurs sûres

"Protéger est devenu l'une de leurs premières responsabilités", analyse Monique de Kermadec, auteure de *L'enfant précoce aujourd'hui* (Albin Michel, 2015). "Partant du principe que la sécurité matérielle dépend de l'emploi, qui dépend lui-même des études, les parents

opèrent une sorte de compte à rebours pour leurs enfants : de la grande école, ils envisagent la meilleure classe préparatoire, le meilleur lycée, le meilleur collège et donc... la meilleure école maternelle." Nous en sommes là. Sans sombrer dans la folie éducative, on projette son enfant de plus en plus loin, de plus en plus tôt.

Ces propos sont nuancés par Anne-Elizabeth d'Hermy, directrice de l'école primaire de Rocroy Saint-Vincent de Paul. Si elle reconnaît que "les parents sont de plus en plus angoissés quant à l'avenir de leurs enfants", elle constate également qu'ils ont parfois, tout simplement, peur de l'éducation de demain. Plus qu'un désir de transformer leurs enfants en génies précoces, elle observe chez les parents la volonté d'"un retour à des valeurs sûres et à un vrai cadre éducatif". "Dans un contexte de crise et d'insécurité, ils réclament naturellement un environnement attentif et bienveillant pour leurs enfants", assure cette chef d'établissement depuis cinq ans, pleinement impliquée dans son devoir d'accompagnement des familles. "Au-delà du résultat et de la bonne note, ils souhaitent que leurs enfants appréhendent le sens de l'effort et le goût de la tâche accomplie." Une manière de les pousser à réussir, certes, mais surtout de les inciter à trouver les clés pour y parvenir. "La petite section de maternelle est une mini-société. Les enfants sont là pour tisser leurs premiers liens sociaux, faire leurs premiers pas dans l'accomplissement de leur personne, devenir des êtres responsables et ouverts aux autres. Notre mission n'est pas d'en faire des petits ministres."

Quand les maternelles ressemblent à des classes préparatoires

Certaines écoles, hors normes, sont là pour cela. On les appelle les "maternelles prépas", ou "maternelles d'élite". À Paris, les plus connues sont l'École active bilingue Jeannine-Manuel (EABJM), dans le 15^e arrondissement, et l'École alsacienne, dans le 6^e. Chacune a sa force, chacune a son public. L'EABJM mise sur l'excellence scolaire, l'Alsacienne sur un réseau de qualité. Dans la première, les élèves sont soumis à un examen d'entrée dès la moyenne section (échouer au "test du bonhomme" devant le comité de recrutement devient le pire cauchemar des prétendants de 3 ans). Le prix à payer pour une année dans ces pépinières de jeunes talents ? Le même que pour une école de commerce (entre 9 000 et 15 000 € en demi-pension). Malheureusement, ni l'une ni l'autre n'a souhaité répondre à nos questions.

Parallèlement à ces établissements hors norme, il existe les écoles alternatives. Dans un article publié en juillet 2015, nous évoquions Montessori, Freinet, Steiner, Decroly... En 2019, la

France comptait de nombreuses écoles privées engagées dans des démarches d'innovation ou d'expérimentation et accompagnées par le ministère de l'Éducation nationale, ainsi que 168 écoles maternelles indépendantes hors contrat avec l'État. Des structures qui séduisent de plus en plus de parents aisés. Des horaires plus souples, une sensibilisation à l'art, une partie des "cours" en anglais, un apprentissage à son rythme (censé favoriser les enfants précoces)... "Les fondateurs de Google, d'Amazon, de Wikipédia... La plupart des géants de la Silicon Valley sont passés par l'école Montessori", illustre la psychopédagogue Brigitte Prot. Même George de Cambridge, le fils du prince William, a intégré un établissement labellisé Montessori, à Norfolk, début janvier 2016, à l'âge de 2 ans et demi.

Finalement, Jacques Attali était peut-être visionnaire lorsqu'il écrivait, dans son rapport "Pour un modèle européen d'enseignement supérieur" : "L'essentiel des élèves reçus aux grands concours comme ceux de l'École Normale Supérieure ou de l'École Polytechnique viennent d'une dizaine de lycées. En poussant jusqu'à l'absurde, on pourrait même sans doute établir que la majorité des élèves des plus grandes écoles françaises ont commencé leur scolarité dans une ou deux centaines de classes maternelles !" Jusqu'à l'absurde, dites-vous ?